



HAL
open science

Comment le néolibéralisme gagne sur le territoire. A propos de certaines transformations récentes du rugby

Andy Smith

► **To cite this version:**

Andy Smith. Comment le néolibéralisme gagne sur le territoire. A propos de certaines transformations récentes du rugby. *Politix*, 2000, Sport et politique, 13 (50), pp.73-92. 10.3406/polix.2000.1087. hal-02428756

HAL Id: hal-02428756

<https://hal.science/hal-02428756>

Submitted on 7 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Comment le néolibéralisme gagne sur le territoire. A propos de certaines transformations récentes du rugby

Andy Smith

Citer ce document / Cite this document :

Smith Andy. Comment le néolibéralisme gagne sur le territoire. A propos de certaines transformations récentes du rugby. In: Politix, vol. 13, n°50, Deuxième trimestre 2000. Sport et politique. pp. 73-92;

doi : <https://doi.org/10.3406/polix.2000.1087>

https://www.persee.fr/doc/polix_0295-2319_2000_num_13_50_1087

Fichier pdf généré le 10/04/2018

Résumé

Comment le néolibéralisme gagne sur le territoire. A propos de certaines transformations récentes du rugby

Andy Smith

Les sciences du politique tendent souvent à opposer de manière binaire les forces « du marché » à celles des « traditions ». Le cas du rugby contemporain permet d'interroger cette conceptualisation de la diffusion des idées néolibérales en nous obligeant à prendre en compte le rôle passif joué par ses supporters dans la transformation qu'a connue ce sport depuis le début des années 1990. En faisant état d'une recherche portant sur la manière dont ceux qui suivent le rugby en France et en Angleterre se représentent leur passion et lui confèrent un sens social, l'article montre que l'attitude ambivalente des supporters face aux changements offre aux élites dirigeantes l'occasion de construire la mutation en cours comme « inévitable ». En cela, notre démarche globale de recherche semble porteuse d'enseignements pour analyser d'autres cas de la dissémination du néolibéralisme.

Abstract

How Neo-Liberalism Wins Over Country. The Case of Contemporary Rugby

Andy Smith

Scientific approaches to the study of politics tend strongly to oppose the strengths of «the market» to those of «tradition» in a binary fashion. Whilst studying the case of contemporary rugby, it soon became clear that this conceptualisation of the spreading of neo-liberal ideas is simplistic. Using interview data from a study into the way rugby is followed in France and in England, this article argues that the role played by the passivity of the sport's supporters needs to be taken into account if one is to fully understand the form that professionalisation has taken in these countries. More precisely, by showing how supporters represent and give social meaning to their passion, this research brings to the fore their generally ambivalent attitude to the changes that have taken place over the last five years. This ambivalence has provided a space within which rugby's governing elites have been able to construct their vision of the future as «inevitable». Consequently and more generally, the research design upon which this article is based seems to offer a potentially fruitful way of investigating many other cases of the rise of neo-liberalism that have marked the world of politics over the past twenty to thirty years.

Comment le néolibéralisme gagne sur le territoire

A propos de certaines transformations récentes du rugby

Andy SMITH

Depuis le milieu des années 1990, le rugby de haut niveau a connu une transformation au plan mondial qui a transité par trois processus fortement liés entre eux¹. Tout d'abord, la professionnalisation des joueurs de haut niveau et des entraîneurs : à partir de l'automne 1995, la plupart deviennent des salariés à plein temps. Ensuite, la déréglementation des marchés télévisuels : à partir de la même époque, la mise en concurrence des opérateurs aboutit au passage abrupt de la retransmission des matchs des chaînes de service public (France 2 et France 3, la BBC en Grande-Bretagne) aux chaînes privées (Canal+ et TF1, Sky). Enfin, l'internationalisation croissante : le nombre des matchs internationaux s'intensifie considérablement, y compris au niveau des formations régionales et des clubs de l'élite (avec la création de nouvelles compétitions comme le *Super Twelve* dans l'hémisphère sud ou la *Heineken Cup* et le Bouclier européen dans l'hémisphère nord).

Les effets combinés de cette triple évolution sont aujourd'hui en train de se décanter. Toutefois, il n'est pas exagéré de conclure qu'ils ont d'ores et déjà induit le renversement du modèle d'organisation et de régulation d'un sport qui avait jusque-là évolué selon un mode incrémental. Comme on pouvait

1. Je tiens à remercier les coordonateurs du présent numéro, ainsi que J. de Maillard, J. Faget, W. Genieys et J.-M. Izquierdo de Paul pour leurs commentaires sur une première version de ce texte.

s'y attendre, des journalistes ont déjà fait le récit de cette mutation². A partir d'un travail de recherche plus global, le point de vue développé ici se centre plutôt sur *la réception de ce changement* par les supporters et les téléspectateurs du rugby. Plus précisément, à partir d'entretiens auprès d'une cinquantaine de personnes qui suivent de près ce sport en France et en Angleterre, nous nous sommes intéressés à la manière dont nos interviewés se représentent les évolutions récentes du rugby³. Il nous semble que cet angle d'approche comporte au moins deux avantages heuristiques par rapport au thème du présent numéro.

En premier lieu, partir des représentations sociales des supporters permet de reposer la question des rapports entre « tradition » et « modernité » et, en particulier, de s'interroger sur le rôle que joue, dans le soutien apporté au processus de la modernisation, l'usage de ressources symboliques issues de la tradition⁴. On est ainsi amené à une vision plus complexe des relations entre les changements qu'a connus le rugby depuis cinq ans et le recours, qui persiste, à des codes et à des référents hérités du passé (la ritualisation des matchs, les modalités traditionnelles d'expression et de comportement des supporters, leur souci persistant de défendre la spécificité du rugby par rapport à d'autres sports et notamment le football). Ces éléments venus du passé ont un rôle-clé, dans la mesure où ils permettent aux amateurs de rugby de continuer à attribuer à leur passion un « sens social », si l'on veut bien entendre par là « l'ensemble des rapports symbolisés, institués et vécus entre les uns et les autres à l'intérieur d'une collectivité que cet ensemble permet d'identifier comme telle⁵ ». En d'autres termes, tandis que les transformations néolibérales subies par le rugby tendent à l'arracher de plus en plus à des références au local et au territoire, le *rapport au territoire* que continuent à cultiver les supporters constitue un élément fondamental de

2. Cf. notamment Jones (S.), *Endless Winter. Inside Story of the Rugby Revolution*, London, Mainstream, 1993 ; Malin (I.), *Mud, Blood and Money. English Rugby Union Goes Professional*, London, Mainstream, 1997.

3. Menée fin 1997 dans les villes de Coventry et de Birmingham et, en 1998 et 1999, à Bordeaux et à Montpellier, l'objet central de cette enquête a été de mieux comprendre le rapport entre sport, territoire et identité collective. Cf. Smith (A.), *Le sport, le territoire et l'Europe. Vie quotidienne et appartenance sociale*, CERVL, IEP Bordeaux, 2000. Ces villes ont été choisies en fonction de l'implantation (ou non) de grands clubs de rugby. L'échantillon des personnes interviewées (plus de vingt-cinq dans chaque pays) est fondé sur des critères d'âge, de catégorie socioprofessionnelle et d'intensité du soutien apporté à l'équipe locale. De nature non directive, chaque entretien a duré entre une et deux heures. Trois thèmes étaient abordés : la trajectoire sociale et de supporter de l'interviewé, sa représentation des changements récents du rugby, son rapport au territoire en général.

4. Un rôle bien mis en lumière par J.-L. Briquet dans un autre contexte. Cf. Briquet (J.-L.), *La tradition en mouvement. Clientélisme et politique en Corse*, Paris, Belin, 1997.

5. Augé (M.), *Le sens des autres. Actualité d'anthropologie*, Paris, Fayard, 1994, p. 10. Sur la puissance des référents du rugby hérités du passé, cf. notamment Darbon (S.), *Rugby d'ici. Une manière d'être au monde*, Paris, Autrement, 1999.

leur attachement durable à ce sport, si transformé soit-il⁶. C'est pourquoi, plutôt que d'effectuer une analyse synchronique et décontextualisée (on pourrait dire « déterritorialisée ») de la transformation du rugby, le présent travail s'inspire plutôt d'une démarche de recherche qui aborde « la tradition en mouvement⁷ » à travers l'étude du changement compris comme une reformulation des discours et des pratiques préexistants.

En second lieu, notre angle d'analyse nous permet de saisir la partie proprement idéologique de la transformation du rugby. Nous verrons en effet qu'au nom de « la compétitivité » et « du spectacle », l'intervention des élites dirigeantes de ce sport (fédérations nationales, ligues et présidents de clubs, certains entraîneurs) est constamment animée, depuis 1995, par un projet diffus consistant à naturaliser, et donc aussi à institutionnaliser, la *libéralisation de son financement* comme pierre angulaire d'un « rugby moderne ». Or, en retraçant la manière ambivalente dont les supporters du rugby accueillent cette évolution, nous verrons que le raisonnement des élites est souvent loin d'être partagé par un public qu'elles estiment pourtant représenter. La comparaison franco-anglaise esquissée dans ce texte laisse apparaître un décalage particulièrement évident outre-Manche. Mais nous verrons qu'en France aussi, le projet néolibéral étant déjà bien avancé, un décalage du même genre se fait jour. Ceci suggère que tout comme pour d'autres segments des sociétés occidentales⁸, la montée du néolibéralisme amène le rugby contemporain bien au-delà d'une simple mise en retrait de ses principes organisateurs existants. Ce groupement de théories d'action et de normes aboutit plutôt à l'imposition d'un mode de régulation qui valide ses innovations discrètes en délégitimant tout critère de choix non chiffrable – ce qui concerne en premier lieu l'attachement au territoire. Ni complot, ni processus hasardeux, l'effet global de la transposition de recettes néolibérales au rugby se lit entre les lignes des choix faits par ses dirigeants, soulignant par là même le caractère implicite et insidieux de la transformation de ce sport. Implicite parce que le caractère marchand de cette évolution n'a jamais été clairement mis en évidence par les partisans de la professionnalisation du rugby. Insidieuse parce que, en jouant sur l'ambiguïté de la réaction des supporters face aux changements, ces mêmes acteurs ont progressivement créé une situation où toute orientation alternative pour le rugby peut désormais être disqualifiée comme impraticable. Notre enquête peut se lire ainsi comme une façon de comprendre comment le néolibéralisme s'installe progressivement dans des

6. Contrairement à ce qui est dit parfois, l'attachement au territoire n'a donc rien d'une attitude « irrationnelle » : cet attachement manifeste tout au contraire un ensemble de « distinctions qualitatives » (*qualitative distinctions*) au sens de C. Taylor, distinctions qui sont autant d'appuis dont se servent les sujets pour construire et maintenir une identité propre. Cf. Taylor (C.), *Sources of the Self. The Making of Modern Identity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

7. Briquet (J.-L.), *La tradition en mouvement*, op. cit., p. 7.

8. Cf. Jobert (B.), dir., *Le tournant néolibéral*, Paris, L'Harmattan, 1994.

univers sociaux où il était absent, et sur quels mécanismes sociaux il s'appuie au cours de cette mise en place.

En dessinant les contours de l'ambivalence constitutive des représentations du changement du rugby de nos interviewés, cet article cherche avant tout à mettre en évidence une des conditions qui, en minimisant la probabilité de toute opposition organisée, a favorisé l'émergence et l'institutionnalisation de son caractère néolibéral. Pour ce faire, nous montrerons tout d'abord comment les personnes interrogées ont intégré, avec plus ou moins de facilité, certains effets de ce changement dans leurs propres façons de s'intéresser à ce sport. Ensuite, il s'agira d'analyser les représentations des « atteintes » portées au sens social du rugby que l'enquête a permis de mettre en lumière, et la façon dont ces atteintes sont gérées symboliquement par les interviewés.

Manières de suivre : permanences et changements

Il va sans dire que certains de nos interviewés suivent le rugby avec une intensité plus forte que d'autres. De même, étant donné que leur âge varie entre dix-sept et soixante-dix ans et qu'ils proviennent de pays et de régions différents, leurs souvenirs de ce sport sont très divers. Il n'en reste pas moins que l'on retrouve un grand nombre de régularités dans la manière dont ces personnes se représentent le rugby d'hier et celui d'aujourd'hui, régularités qui attestent, si besoin était, de la nature sociale de ces représentations. Or, contrairement à ce que feraient croire certains écrits journalistiques, les représentations de la transformation du rugby se structurent rarement autour de la professionnalisation des joueurs. Si ceux-ci sont évidemment les acteurs centraux de ce sport, leur public s'attache davantage à une entité plus ancrée dans le temps et l'espace : le club local ou l'équipe nationale. Selon les personnes interrogées, il importe par conséquent peu que les joueurs soient désormais payés pour pratiquer leur sport. De manière semblable, la plupart de nos interviewés ne s'offusquent pas non plus des éléments de mise en scène « carnavalesque » qui font partie aujourd'hui d'un match de rugby (musique rock après chaque essai, maillots plus flamboyants⁹, etc.). Ces évolutions sont généralement accueillies sous le signe de l'humeur, voire de la dérision. Tout comme le paiement des joueurs, ces développements sont considérés comme des épiphénomènes sans conséquence. En revanche, des représentations plus critiques de l'évolution du rugby se situent au niveau de la manière dont on peut aujourd'hui assister aux matchs au stade ou les regarder à la télévision. Si, à un premier niveau, ces deux actes se distinguent nettement, à un second niveau, ils participent conjointement au rapport qui existe chez chacun de

9. Une forme de mise en scène du sport qui marque le football depuis au moins une dizaine d'années. Giulianotti (R.), *Football. A Sociology of the Global Game*, Cambridge, Polity, 1999.

nos interviewés entre la manière dont ils « suivent » une équipe ou un club et leurs perceptions générales du temps et de l'espace.

Se rendre au stade : quand le « membre de la famille » devient un « client »

Aujourd'hui, l'acte qui consiste à aller voir un match de rugby ressemble fortement à ce qu'il était il y a dix ou même trente ans. Mis à part les matchs internationaux, les phases finales des coupes et quelques *derbies* opposant les rivaux de longue date, les places sont faciles à se procurer et donc, contrairement à la situation qui prévaut pour beaucoup de clubs de football, il n'y a pas besoin de s'abonner. De même, l'ambiance avant, pendant et après le match n'a guère évolué. Les buvettes restent ouvertes et une séparation entre les deux camps de supporters n'est jamais imposée. Il n'en reste pas moins que, notamment en Angleterre, deux changements intervenus depuis 1995 ont fortement marqué les esprits de nos interviewés : l'augmentation du prix des places et la création d'un « besoin » de changer de stade.

La question du coût pour assister à un match au stade n'est évidemment pas anodine, ni pour le spectateur individuel, ni pour le rapport entre un club ou une fédération nationale et son public. Du point de vue du premier, l'ouverture d'une ère professionnelle correspond à une hausse de prix vertigineuse. Pour ne citer que le cas du club de Moseley à Birmingham, le coût de la place la moins chère a augmenté subitement de cinq à dix livres. En même temps, les billets de matchs internationaux à Twickenham coûtent aujourd'hui au moins quarante livres, c'est-à-dire le double d'une place en 1994. Pour beaucoup de spectateurs, cette évolution provoque nécessairement une approche plus sélective des matchs auxquels ils peuvent se permettre d'assister. Ensuite intervient un changement radical pour les adhérents de club dans un sport où, notamment en Angleterre, être *member* d'un club de rugby a d'abord été un signe de distinction sociale. En perdant des privilèges (accès aux bars, chances de se procurer des billets pour les matchs internationaux) et en payant plus cher (à Moseley l'adhésion pour la saison est désormais de £ 90), plusieurs adhérents interrogés considèrent que leur club les traite désormais plus comme des clients que comme des « membres de la famille ».

Du côté des clubs, l'augmentation des prix des places correspond à une stratégie pour faire face aux coûts élevés de la professionnalisation. Elle se complète par la recherche concomitante d'un nouveau public. Toutefois, plutôt qu'une « démocratisation » du rugby, la stratégie dominante en Angleterre consiste à attirer les sponsors du monde de l'entreprise privée. Abrités dans les boxes de luxe éloignés des autres spectateurs, cette pratique de *corporate hospitality* encourage surtout l'invitation de spectateurs intéressés par le rugby en tant que tel, plutôt que des supporters plus passionnés et animés par un sentiment de fidélité et de loyauté envers un club en particulier. Cette

stratégie, encouragée notamment par des nouveaux dirigeants, peut se compléter par un changement du nom du club afin de le rendre plus médiatique¹⁰. Enfin, il faut noter que dans les deux pays, certains supporters réagissent également de manière négative au choix de jouer les matchs importants dans d'autres stades bénéficiant d'une capacité plus élevée.

Si changer de stade à l'occasion d'un seul match provoque déjà tant de réticences de la part des supporters, c'est parce que « leur » stade n'est pas à leurs yeux qu'un endroit où voir jouer du rugby : c'est d'abord et avant tout un lieu chargé de références historiques. A un premier niveau, le stade est le « domicile » d'une équipe qui doit le défendre contre les joueurs venant de « l'extérieur ». Ce point a certainement son importance puisque les équipes de rugby gagnent plus souvent « chez elles » qu'à « l'extérieur ». Mais le stade est également (et avant tout) une figure de la mémoire collective qu'il convient de respecter, voire de révéler. Ce n'est pas un hasard si chaque stade est généralement connu par un nom qui le personnifie : le « Musard » sert ainsi à désigner le stade (et le club) de Bègles-Bordeaux, comme « The Reddings » le fait pour Moseley RFC ou « Coundon Road » pour l'équipe de Coventry¹¹.

La puissance mythique des stades se manifeste clairement au moment où ces derniers se trouvent menacés par des projets de déménagement pour raisons financières. Depuis une dizaine d'années, cette tendance se développe à grands pas en Angleterre. Afin de faire face aux diverses pressions qui accompagnent la professionnalisation de leur sport, de nombreux clubs de rugby anglais tentent ainsi de vendre leurs biens fonciers les plus lucratifs afin de se recapitaliser en s'installant en milieu péri-urbain. Certains clubs, comme le *Saracens* du nord de Londres, ont même décidé de jouer à trente kilomètres de leur fief traditionnel sur le terrain du club de football de Watford. Toutefois, dans le cas des deux clubs étudiés dans notre enquête, la résistance des supporters attachés à leur stade a jusqu'ici continué à l'emporter. Quitter ou ne pas quitter « Coundon Road » a provoqué un véritable schisme au sein de Coventry RFC entre d'un côté, les « traditionalistes » qui voient dans leur stade un lieu sacré, imprégné des gloires des décades précédentes, et de l'autre les « modernisateurs » qui souhaitent à tout prix voir leur équipe monter en première division. Le devenir des stades donne souvent lieu à des clivages que les partisans du deuxième camp résument à un choix simple entre modernité et

10. Selon certains dirigeants actuels de Moseley, le nom de Birmingham-Moseley serait plus porteur pour attirer des sponsors et un public nouveau. Si, à cause de l'implication financière des municipalités, ces tendances sont moins évidentes en France, les changements de nom sont déjà bien ancrés dans les mœurs hexagonales. Le club de Bègles, par exemple, est devenu Bègles-Bordeaux en 1983 avant de devenir Bègles-Bordeaux-Gironde en 1989. Récemment, un nouveau projet de changement de nom consistant à abandonner définitivement toute référence à Bègles a suscité des réactions vives, autant de la part de la municipalité que des supporters.

11. Sur l'importance mythique des stades de sport, cf. Bale (J.), *Sport and Place*, London, Hurst, 1982.

sentimentalité¹². Pour leur part, ceux qui souhaitent garder leur stade actuel évoquent souvent une alternative entre, d'un côté, un changement brutal qui dénature leur sport et, de l'autre, une évolution mieux maîtrisée qui respecterait ses valeurs fondamentales. En France, l'abri offert par les subventions municipales rend moins apparente une telle logique d'action. Il n'en reste pas moins que l'exigence de « faire du public » induit aussi dans ce pays des changements potentiellement importants.

Suivre le rugby devant sa télévision : des sentiments ambivalents

Si, en France comme en Angleterre, les matchs de rugby internationaux attirent dans les stades des publics de plus de 60 000 personnes, les publics qui assistent aux matchs entre clubs de première division, oscillent entre 2 et 8 000 personnes. Dans les deux cas de figure, les compétitions sont donc beaucoup plus regardées à la télévision, où les audiences se chiffrent immédiatement en millions de personnes¹³. Et bien entendu, cette forme de retransmission, en augmentation constante depuis une dizaine d'années¹⁴, apporte aux clubs et aux fédérations nationales une manne financière tout à fait cruciale. Pareille évolution est propice, chez la plupart de nos interviewés, à des sentiments ambivalents. D'un côté, il ne fait pas de doute que les personnes que nous avons interrogées, apprécient généralement l'offre accrue de matchs télévisés et la qualité améliorée des retransmissions. En même temps, elles constatent bien souvent que cette augmentation de l'offre se paie d'évolutions préoccupantes et, en particulier, d'une tendance à privilégier une définition élitiste du rugby et ainsi à couper ce sport de ses bases traditionnelles.

Ces préoccupations ont, il est vrai, quelque fondement. Ainsi, en Angleterre, c'est la chaîne privée Sky qui détient depuis 1995 le monopole de la retransmission sur tous les matchs de clubs. Or, sauf exception, Sky ne juge utile de retransmettre intégralement que les matchs de League one. Au-delà de cette élite constituée d'une dizaine de clubs à peine, il y a d'ailleurs peu de redistribution des recettes aux clubs situés dans les divisions inférieures – ce

12. Argument que l'on retrouve plus globalement aux sein des élites économiques françaises depuis une vingtaine d'années. Comme le suggèrent B. Jobert et B. Théret, l'homogénéisation progressive du discours de ces « modernisateurs » « conduit à disqualifier tous ceux qui [...] ne savent plus formuler leurs exigences dans les termes de la nouvelle orthodoxie ». Jobert (B.), Théret (B.), « France : la consécration républicaine du néolibéralisme », in Jobert (B.), dir., *Le tournant néolibéral, op. cit.*, p. 81.

13. A titre d'exemple, plus de 14 millions de téléspectateurs français ont regardé la finale de la Coupe du monde de rugby le 7 novembre 1999 sur TF1, soit une part d'audience de 80 % et 27 % des téléspectateurs (chiffres Médiamétrie). L'audience des matchs du Tournoi des cinq nations est sensiblement moindre : entre 11 et 17 % des parts d'audience (en France).

14. En France, le temps d'antenne global du rugby a doublé en dix ans : de 34 heures en 1989 à 63 heures en 1998. Pour plus de précisions, cf. *Les dossiers de l'audiovisuel*, numéro spécial : « Le sport à l'aube du numérique », 77, 1998.

qui durcit l'écart entre la première division et les autres, en rendant problématique pour les secondes toute forme de rattrapage sur le plan sportif. Cette distinction est vécue comme un cercle infernal pour les clubs de deuxième division comme Coventry et Moseley : les clubs les mieux lotis attirent les meilleurs joueurs anglais et étrangers, augmentent leurs salaires et empêchent ainsi les clubs d'autres divisions de retenir leurs propres salariés.

En France aussi, le transfert de joueurs est devenu monnaie courante. Tout comme en Angleterre, au début de chaque saison, il n'est pas rare de voir un club renouveler jusqu'à la moitié de son effectif. Plusieurs de nos interviewés le déplorent. Ils y voient une rupture avec une valeur traditionnelle du rugby, la fidélité, qui poussait les joueurs à rester attachés à un seul club tout au long de leur carrière. D'autres s'inquiètent de ce que l'émergence d'un marché de transferts risque de réduire fortement le nombre de clubs de haut niveau. Ceux qui suivent le rugby dans la région de Montpellier sont particulièrement sensibles à cette question. Ainsi, Pascal (56 ans, chef d'entreprise) qui craint « pour un club comme Béziers qui perd souvent ses meilleurs joueurs au profit de clubs plus riches comme Toulouse ».

La privatisation légitimée par le plus de spectacle

Un des points-clés de l'évolution ici décrite concerne la privatisation des retransmissions télévisées du rugby. Ce phénomène suscite chez nos interviewés au moins trois attitudes différentes. La première consiste à adhérer aux évolutions récentes en listant leurs avantages. Ainsi, Martin (45 ans, cafetier et supporter de Coventry), qui nous dit se réjouir de pouvoir dorénavant regarder le Super Twelve et les Tri Nations¹⁵ sur Sky. De même, certains interviewés français se disent heureux que Canal+ offre au téléspectateur un spectre plus large de matchs en direct et d'images d'autres rencontres jouées en France ou à l'étranger. Ce type de téléspectateur apprécie également les commentaires qui accompagnent désormais les images. Souvent effectuée par des internationaux actuels ou récents, l'analyse pour le spécialiste du jeu tend à primer sur les descriptions plus superficielles typiques des chaînes classiques. Ensuite, les images elles-mêmes sont souvent mieux estimées grâce à l'usage de caméras supplémentaires et de prises de vue différentes. Robert (60 ans, VRP retraité de Bordeaux) considère par exemple que « C'est une autre façon de filmer le sport, on le met plus en forme, on fait les montages intéressants, on choisit la chanson qu'il faut... c'est une incitation à voir des matchs. » Autrement dit, la mise en scène du match est vécue et appréciée avant le coup d'envoi (présentation des équipes, anticipation des « duels » entre joueurs, mise à plat des enjeux pour chaque

15. Tournoi annuel introduit en 1996 qui oppose les équipes nationales de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et de l'Afrique du Sud.

club), à la mi-temps (analyse en profondeur plutôt que la publicité) et à la fin du match (de nouveau, analyse et interviews). Bref, comme le résume Serge (33 ans, boucher en Gironde), « Canal+ a réinventé la télé et a révolutionné la façon dont on présente le sport. »

La limitation de la télédiffusion aux chaînes privées séduit également certains interviewés parce qu'elle crée des occasions nouvelles de sociabilité. En Angleterre, de nombreux *pubs* s'abonnent ainsi à Sky, s'équipent de grands écrans et organisent des fêtes autour des matchs. C'est le cas, par exemple, de « The Nursery Tavern » à Coventry où le propriétaire, Harry, et les habitués de son *pub* ont créé toute une série de rituels à l'occasion des matchs de rugby internationaux. Des bars en France se spécialisent eux aussi dans la retransmission de matchs diffusés uniquement par Canal+ ou par ses variantes numériques (les cafetiers ont souvent un avantage commercial à la restriction du spectacle sportif aux seules chaînes privées payantes).

L'intérêt général contre la privatisation

D'autres interviewés réagissent de manière plus négative face aux évolutions récentes de la télédiffusion du rugby. Contrairement à ce qui se dit souvent en France sur la réception favorable du choix par le marché en Angleterre¹⁶, s'opposer à cette tendance est plus commun outre-Manche qu'en France. Roger, par exemple, un cadre quinquagénaire de Birmingham, avance un argument fondé sur l'intérêt général et national : « Pour moi certains événements sont sacrés : les matchs internationaux de cricket et de rugby, le Grand National [une course de chevaux], la finale de la *cup* anglaise... Le gouvernement devrait intervenir pour garder ceux-ci sur les chaînes hertziennes. »

En ce qui concerne les téléspectateurs anglais de rugby, leur sport passe désormais rarement sur les chaînes hertziennes. La position ambivalente du président de Moseley RFC, Peter Woodroffe (63 ans, comptable retraité), résume un sentiment souvent entendu par rapport à cette évolution : « Je suis content qu'on voit le rugby plus souvent à la télévision et de toute manière ce sport a besoin de la télé pour équilibrer ses finances. Mais je m'inquiète que les chaînes nationales et terrestres aient été condamnées à se retirer pour des raisons budgétaires [...]. Je veux que notre sport reste disponible pour tout le monde. »

Il convient d'ajouter qu'en tant que composante d'une entreprise gérée par Rupert Murdoch, Sky est souvent critiquée pour des raisons explicitement

16. « L'Angleterre, terre du libéralisme » est un thème récurrent dans la presse française tout comme dans des ouvrages de sciences sociales. Des analyses plus fines de l'idéologie montrent que la reproduction et la diffusion d'une idéologie politique est plus complexe. Cf. Hall (S.), dir., *Representation. Cultural Representations and Signifying Practices*, London, Sage, 1997.

politiques. On fustige, par exemple, cette forme de « capitalisme rampant » qui soumet les supporteurs au « chantage » de s'abonner. Enfin, certains supporteurs redoutent qu'un rapport de dépendance trop fort entre un sport et une chaîne de télévision n'entraîne une dénaturation du premier. C'est l'inquiétude qu'exprime par exemple Richard (45 ans, cafetier et supporter de Coventry) : « Je crois que Sky détruit plus les sports qu'il ne les aide. La professionnalisation a été lancée de manière précipitée et aujourd'hui il y a le danger que les médias veuillent changer les règles de ce sport en l'obligeant à fusionner avec le rugby à XIII. Mais si le rugby devient autre chose, il sera fini. »

Le fatalisme

Enfin, une troisième catégorie de téléspectateur de rugby considère que l'évolution actuelle de la médiatisation de leur sport est tout simplement inéluctable. Par conséquent, il ne sert à rien de prendre position. Ainsi Luc (24 ans, journaliste, Montpellier) craint qu'actuellement : « On risque de perdre quelque chose. Mais je dis tant pis pour eux s'ils veulent faire que de la tune... moi, je ne suis pas suffisamment engagé pour dire non. » Il va sans dire que la diffusion de ce sentiment de l'inéluctabilité de l'évolution du rugby facilite grandement la tâche des dirigeants « modernisateurs » qui y trouvent pleinement leur compte.

Un traitement plus approfondi des manières contemporaines de suivre le rugby intégrerait également le rôle des médias qui, en anticipant et en décortiquant les matchs, participent pleinement aux échanges qui ont lieu au quotidien entre ceux qui se passionnent pour ce sport. En effet, en dépassant les événements ponctuels que sont les matchs, une telle analyse ferait sans doute mieux ressortir les permanences qui marquent malgré tout le rugby et surtout la manière dont ses supporteurs le suivent. En insistant ici surtout sur les changements et leur appréciation par nos interviewés, nous avons pu néanmoins saisir la manière dont toute une série de modifications apparemment discrètes (le prix des places, le déménagement des stades, les transferts de joueurs, la privatisation de la télédiffusion) font passer plus ou moins « en douceur » une conception néolibérale du rugby et de ses enjeux fondamentaux. C'est l'occasion de souligner ce que l'évolution des positions idéologiques des individus – en particulier, dans leur façon de se rapporter au territoire *en général* et d'envisager comme « inéluctable » l'avancée du néolibéralisme *en général* – peut devoir à des évolutions intervenant dans leur environnement le plus quotidien et ne relevant pas nécessairement à leurs yeux de la sphère politique. Ce que l'on appelle des « changements de mentalité » vis-à-vis du capitalisme et des mécanismes marchands repose sans doute moins, en ce sens, sur un *aggiornamento* radical dans l'ordre des convictions théorico-idéologiques, que sur un ensemble de micro-

déplacements intervenant dans des espaces non nécessairement « politiques » où les personnes sont impliquées sur un mode essentiellement pratique, comme par exemple le sport et le spectacle sportif.

Des atteintes portées au sens social du rugby

Si, en France et en Angleterre, le rugby n'était qu'un divertissement peu ancré dans l'espace et le temps, tel que la planche à voile ou le base-ball, on pourrait s'attendre à ce que la plupart de nos interviewés accordent une importance mineure à ces évolutions récentes. Or, au cours de nos entretiens, nous avons constaté tout le contraire : suivre le rugby constitue un élément important de la vie quotidienne et de l'identité des personnes interrogées et, à ce titre, participe à façonner leurs visions du monde. Contrairement à l'avis de certains spécialistes du sport, les choses sont ainsi non pas parce que le rugby incarne de manière intrinsèque une forme voulue de relations humaines¹⁷. Si le rugby constitue une pratique sociale signifiante, c'est bien plutôt que ce sport est conçu par ceux qui le suivent comme une configuration de composants et de rapports qui a du sens social parce qu'elle participe directement à leur conceptualisation de l'espace et de l'histoire. Pour de nombreux supporters d'un club comme Bègles-Bordeaux, par exemple, ce dernier condense les représentations de la ville, des espaces qui l'entourent, des populations qui les habitent et leurs modes de vie « traditionnels » et contemporains. Lorsqu'un « composant » (un club, une compétition, un style de jeu, etc.) de la configuration évolue, il engendre, par un effet de domino, un changement des autres composants et donc, également, des relations entre eux. A son tour ce changement peut déstabiliser la configuration dans sa globalité lorsqu'il porte atteinte au rapport à l'espace et au temps du rugby. Depuis 1995, deux changements de cet ordre sont intervenus et provoquent souvent chez nos interviewés une perte du sens global du rugby. Le premier concerne les modifications des règles introduites au nom de la « modernisation ». Le second concerne l'agencement des différents niveaux de territoire impliqués dans les compétitions de haut niveau.

De nouvelles règles édictées au nom du « spectacle »

Trois changements de règles distinguent le rugby d'aujourd'hui de celui d'avant 1995. Ces changements ont provoqué et/ou fait accélérer des

17. La thèse la plus développée à cet égard est celle de C. Bromberger à propos du football. Si son étude anthropologique sur les stades de football est généralement plus que convaincante, il nous semble excessif d'en conclure que les supporters étudiés considèrent ce sport comme une métaphore pour le monde dans sa globalité. Bromberger (C.), *Le match de football*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1995. Une forme vulgarisée, voire folklorisée, de cet ordre de thèse est présente dans plusieurs ouvrages sur le rugby, notamment Duboscq (P.), dir., *Rugby parabole du monde*, Paris, L'Harmattan, 1998.

modifications considérables des tactiques et de la préparation physique. Etant donné le propos général de ce texte, nous nous intéressons moins aux effets de ces changements sur le jeu lui-même que sur la manière dont nos interviewés se les représentent et les jugent. Cette approche nous permet de souligner le décalage qui semble souvent séparer de telles représentations du discours des dirigeants du rugby.

En raison de ses effets en chaîne, le plus important changement de règlement est sans doute celui qui concerne les sorties de ballon du terrain : la touche. De manière schématique, en rugby le ballon est remis en jeu par l'équipe qui ne l'a pas sorti à travers son lancement au milieu de deux alignements de joueurs (les avants). Avant fin 1995, l'équipe bénéficiant du lancer avait, certes, un avantage sur son adversaire du fait de savoir où il serait lancé (au début de l'alignement, au milieu ou au fond). Toutefois, la touche restait compétitive, et donc aléatoire, puisque les sauteurs adverses pouvaient souvent surmonter ce handicap. Etant donné que les ballons sortis du terrain ne constituaient pas forcément des ballons « perdus », il s'en suivait que le jeu au pied pouvait constituer un mode d'attaque performant, soit comme complément du jeu à la main, soit comme stratégie alternative. Deux motivations ont impulsé un changement du règlement de la touche qui autorise désormais les avants à soulever leurs sauteurs dans l'air afin de récupérer le ballon, modification qui avantage de manière considérable l'équipe bénéficiant du lancer. La première raison, et à notre avis la moins importante, concerne les difficultés à arbitrer la touche. Cette phase de jeu a souvent été celle de tricheries (tirages de maillots, bousculades sans ballon, etc.) et une source de bagarres peu édifiantes. La deuxième motivation a été de réduire l'intérêt du jeu au pied, ainsi que le temps « perdu » par les sorties de ballon. Il s'agissait de rendre le jeu plus spectaculaire, plus rapide et plus attractif (en particulier pour les télévisions). Les dirigeants du rugby ont ainsi cherché à encourager le jeu à la main et les phases de jeu plus longues. Cette modification participe fortement à une mutation des tactiques dominantes et encourage la sélection de joueurs plus en fonction de leur puissance physique qu'en fonction de leur maîtrise de toute la panoplie des capacités rugbystiques. De ce fait, plusieurs de nos interviewés redoutent que ces évolutions ne tendent à rapprocher le rugby à XV de celui joué à XIII. Jean-Pierre (25 ans, étudiant, Montpellier) regrette ainsi « l'évolution vers le rugby à XIII et les joueurs qui deviennent des boules de flipper. Le rugby pour moi c'est un sport avec des temps de jeu ».

Deux autres changements modifient plutôt le rapport entre les joueurs et leur entraîneur. Le premier consiste à un allongement des mi-temps des cinq minutes traditionnelles passées sur le terrain à dix minutes passées aux vestiaires. Tout en fournissant aux chaînes de télévision une occasion pour placer plus de spots de publicité, ce développement offre également à l'entraîneur de chaque équipe une occasion pour mieux revoir son plan de jeu. Là où au cours du match cette responsabilité avait été déléguée au capitaine de

l'équipe et à ses « lieutenants » les plus expérimentés, aujourd'hui elle est largement transférée à quelqu'un qui n'entre pas sur le terrain lui-même. A cette innovation, s'ajoute un deuxième changement de règlement valorisant lui aussi le rôle de l'entraîneur : il concerne les remplaçants. Auparavant un joueur était remplacé uniquement en cas de blessure. Aujourd'hui un entraîneur peut à tout moment faire rentrer jusqu'à sept remplaçants en cours du match (pratique appelée en France le *coaching*). Par rapport à l'ensemble de facteurs qui déterminent le déroulement et le résultat d'un match de rugby, ces changements sont sans doute relativement peu importants en soi. Il n'en reste pas moins que pour certains supporters de ce sport ils contribuent à rapprocher le rugby du football américain, évolution qui est loin de toujours trouver un accueil positif.

On ne s'étonnera pas que nos interviewés aient des positions contrastées sur ces changements de règles. Certains apprécient beaucoup les temps de jeu plus longs, tandis que d'autres regrettent les aspects du jeu d'antan tels que les touches compétitives. Ces ambivalences et désaccords expliquent une fois encore l'absence de résistance organisée à la transformation du rugby dans son ensemble.

Le souci de compétitivité et le changement des référents spatio-temporels

Dans la configuration que forme le rugby, il est une seconde composante qui s'est fortement transformée ces dernières années, en modifiant les équilibres d'ensemble et le sens global de ce sport : c'est l'agencement des différents niveaux de compétition (entre clubs, entre formations régionales et entre équipes nationales). En effet, ce jeu étant pratiqué dans l'hémisphère nord essentiellement dans les îles britanniques, en France et, plus accessoirement, dans l'Italie du nord, sa dimension internationale (dans cette partie du monde) ne reposait jusqu'à très récemment que sur un événement annuel, le Tournoi des cinq nations¹⁸, des tournées dans l'hémisphère sud de plus en plus fréquentes, et, depuis 1987, une Coupe du monde organisée tous les quatre ans. Or, depuis le milieu des années 1990, ce mode d'organisation se trouve mis en cause par l'établissement d'une Coupe d'Europe des clubs et par l'augmentation très sensible du nombre de rencontres internationales avec les équipes du « sud ». Pareils changements ont un impact direct sur le rapport au temps et à l'espace qu'entretiennent en Europe le monde de l'Ovalie et ses supporters. Sur le rapport au temps d'abord, puisque ces évolutions entraînent une réorganisation complète du calendrier sportif dans le sens d'une intensification considérable du rythme des compétitions – équivalent de l'accélération des rythmes de travail et de l'accroissement de

18. Créé en 1907, le tournoi dit « des cinq nations » (France, Angleterre, Pays de Galles, Irlande, Ecosse) est devenu en l'an 2000 le tournoi des six nations en accueillant l'équipe d'Italie.

la productivité qu'introduit le néolibéralisme dans les autres secteurs productifs. Impact sur le rapport à l'espace ensuite, puisque ces changements impliquent une augmentation sans précédent du nombre et de la fréquence des rencontres internationales, y compris au niveau des clubs, et un souci accru de devenir compétitif vis-à-vis des équipes de l'hémisphère sud – évolution qui rejoint ce qui est décrit dans d'autres secteurs comme une mondialisation des échanges. Comme on pouvait s'y attendre, ce déplacement des repères spatio-temporels soulève, chez nombreux interviewés, des oppositions latentes, car il tend à récuser purement et simplement leur rapport au territoire.

Bien que les élites dirigeantes du rugby soient souvent divisées quant au choix de l'organisation qu'il faut mettre en place pour gérer le rapport entre les différents niveaux de compétition, elles tendent à partager une idée directrice qui consiste à rechercher un emboîtement de compétitions internationales et de clubs qui améliorera le niveau de jeu de « l'hémisphère nord » afin de mieux concurrencer les pays du sud. Si beaucoup de nos interviewés partagent l'ambition sportive affichée (concurrencer le sud), nombreux sont ceux qui redoutent dans le même temps les conséquences qui découlent de la logique d'action utilitaire développée pour y parvenir. Une critique qui apparaît fréquemment dans nos entretiens concerne la nouvelle organisation des compétitions entre clubs. En Angleterre, la création dès 1994 d'une première division de dix clubs (*League One*) s'inscrit dans une logique de classement des clubs introduite progressivement depuis le milieu des années 1980¹⁹. Selon P. Woodroffe, président de Moseley : « Cette évolution a introduit un peu d'uniformité dans un sport qui était devenu un peu incohérent sur le plan de sa structure et de sa philosophie. » Cependant, les ligues ont rencontré au départ des résistances de la part de certains supporters qui considéraient que le fait de jouer pour son club, pour sa « fierté », devrait continuer à être la seule récompense des joueurs. D'autres critiques concernent les bouleversements dans l'organisation de la saison qu'implique l'introduction de coupes européennes et l'augmentation de matchs internationaux. Victimes de ce calendrier haché, les clubs peinent à établir un rythme stabilisé de matchs à domicile et à l'extérieur, absence de continuité qui semble entraver la recherche d'un public fidèle et coutumier. De même, de nombreux clubs souffrent de l'impact de ce calendrier chaotique sur l'état physique de leurs meilleurs joueurs.

En France, les étapes de la professionnalisation du rugby sont moins claires qu'outre-Manche et les changements dans l'organisation de ce sport sont moins évidents en raison, d'une part, de la conception très particulière de

19. En résumé, deux étapes peuvent être distinguées. La première, de 1986 à 1995, est marquée par le remplacement des matchs amicaux par l'introduction systématique de ligues impliquant deux mille clubs anglais. La deuxième étape s'est ouverte en septembre 1995 avec la première saison de compétition « professionnelle ».

l'amateurisme qui prévaut dans ce pays²⁰, d'autre part, de l'approche incrémentale adoptée par la Fédération française de rugby. Cette dernière semble hésiter entre la défense de l'organisation traditionnelle des compétitions entre clubs et la perspective d'une réorganisation sur la base d'équipes « franchisées » par province ou par région, à l'instar de ce qui se pratique dans l'hémisphère sud.

Critiques vis-à-vis de la nature « byzantine » du championnat national des clubs « nouvelle formule » (organisé en une phase de qualification, des repêchages et des phases finales), un grand nombre de nos interviewés affichent peu d'intérêt pour les phases initiales de cette épreuve. Par exemple, Thierry (29 ans, formateur, Bordeaux), remarque que : « Les premiers mois du championnat sont peu intéressants... sauf si tu suis une équipe, mais moi je suis le jeu. » Selon lui, « actuellement il y a trop d'équipes phares. Mais bon il faut savoir ce qu'on pose comme objectif ». En fait, ce qui se lit dans les visions du championnat que nous avons recueillies, c'est une tension entre deux représentations du rugby contemporain. L'objectif pour certains (et parmi eux un grand nombre de dirigeants de petits et moyens clubs) est de sauvegarder les intérêts de *tous* les clubs actuels et de leurs territoires en s'assurant que la structure du championnat ne les condamne pas à jouer dans une deuxième ou troisième division où ils ne rencontreraient plus les grandes équipes, où ils risqueraient de perdre leurs meilleurs joueurs et où leur public ne viendrait plus au stade. Pour d'autres, l'objectif prioritaire est d'améliorer le « niveau » du rugby français en accordant un primat aux meilleures équipes et en créant un championnat plus sélectif.

Du côté de ceux qui suivent le rugby, on retrouve des défenseurs du format traditionnel tels que Jeanne (50 ans, documentaliste, Bordeaux), qui voudrait garder inchangé le championnat actuel : « Il est là, il vit. » Cette représentation recoupe celle des supporters de rugby qui refusent l'émergence d'équipes par province car, comme nous le dit Patrice (35 ans, formateur, Bordeaux), « On risque d'éloigner le rugby encore plus de son public. » En revanche, Serge (33 ans, boucher, Gironde), ancien joueur de football, se place plutôt dans le deuxième camp : « Peut-être s'il y avait un championnat structuré je m'y intéresserais plus. » Cette position est développée plus longuement par Marc (40 ans, enseignant, Bordeaux) qui se considère d'abord comme un supporter de football : « Ce qui me gêne dans le rugby c'est le discours des vieux que le rugby est un sport à part. Il y avait de l'hypocrisie... c'est pitoyable. Je suis pour la professionnalisation aussi car je m'intéresse au jeu et aux spectacles. Plus c'est professionnel, plus ça sera sympa. Le rugby cassoulet m'agace. Pour ça, j'aime la façon dont les Américains conçoivent le sport – au moins c'est pas hypocrite. »

20. Payer les joueurs a souvent été pratiqué en France avant 1996, soit sous forme de dessous de table, soit sous forme d'emplois plus ou moins fictifs (pratique euphémisée sous le terme de « l'amateurisme marron »).

En un mot, ces opinions illustrent la difficulté que connaît le rugby à concilier des choix d'organisation récents ou à venir, avec les valeurs qui ont constitué le socle de son ancienne configuration globale. Un témoignage du président actuel de Moseley, P. Woodroofe, permet de préciser cette tension dans le cas du rugby anglais. Ce dirigeant justifie sa décision de garder au sein d'une tribune un *president's room* où les dirigeants de club puissent entretenir des rapports sociaux avec leurs homologues d'autres clubs, leurs propres supporters et aussi les joueurs : « Il est prioritaire pour moi de sauvegarder la déontologie (*ethos*) du club et du sport tout en s'adaptant à la professionnalisation – et dans mon vocabulaire déontologie est un mot très fort. » L'objectif, précise P. Woodroofe, est de faire vivre l'histoire du jeu et du club sans tomber dans une nostalgie, sentiment qu'il qualifie de « privé » et qui ne doit pas constituer un obstacle aux changements décidés selon un mode réfléchi. Ce dirigeant avoue, toutefois, que sa stratégie est difficile à faire admettre. Il souligne par exemple que seuls trois des dix directeurs actuels de Moseley cherchent à entrer en contact d'une manière quelconque avec les adhérents du club. Naturellement, réconcilier les logiques de la professionnalisation et des traditions du club devient d'autant plus difficile lorsqu'on y ajoute la dimension temporelle de l'urgence qui a été celle du rugby anglais depuis le milieu des années 1990.

L'introduction en 1995 d'une coupe d'Europe (ainsi qu'un « Bouclier européen » pour les clubs moins performants) ajoute une deuxième dimension à cette période de changement rapide. Cette évolution suscite au moins deux prises de position. La première est celle des enthousiastes du jeu qui ne suivent pas un club en particulier mais qui adorent découvrir de nouvelles équipes et façons de jouer. Plusieurs interviewés anglais, par exemple, soulignent que la *Heineken Cup* leur a ouvert une fenêtre sur le monde « passionnant » du rugby des clubs en France. Une variante plus nuancée de cette première représentation des coupes d'Europe est celle des spectateurs qui ne suivent aucun club mais qui cherchent avant tout à « voir du spectacle ». Tout en accueillant chaleureusement l'invention des coupes d'Europe, Marc (40 ans, enseignant, Bordeaux) s'inquiète quand même pour le niveau du jeu pratiqué dans biens des matchs « européens » : « Il n'y a pas assez de clubs au même niveau pour faire un parallèle avec le foot. Par conséquent, ça tourne un peu à vide. » Eric (28 ans, Bordeaux) résume le sentiment de beaucoup lorsqu'il avoue « ne pas comprendre » la *Heineken Cup* et déplore son incapacité à se stabiliser.

Une telle inquiétude marque forcément les représentations des sceptiques par rapport à la Coupe d'Europe. Premièrement, il y a des supporters qui insistent sur les difficultés à suivre ces matchs en direct en raison de leur programmation (souvent en milieu de semaine) et le coût de chaque déplacement. Ricky par exemple (40 ans, fonctionnaire local, Coventry) s'inquiète : « Le niveau d'intérêt n'est pas si grand que ça. Beaucoup de clubs

subissent des coûts trop élevés... d'ailleurs, l'introduction de ligues avait déjà son côté négatif. En réalité, beaucoup de personnes aiment bien les vieilles rencontres telles que Coventry *vs* Leicester ou Coventry *vs* Gloucester. Ce sont des occasions de revoir des gens que tu connais déjà et pour ressortir des vieilles histoires – je me souviens par exemple d'une femme à Gloucester qui a attaqué le buteur de Coventry avec son parapluie ! »

Dominé par les entretiens de supporters de rugby, notre matériel empirique ne permet pas d'analyser les forces économiques et politiques qui se positionnent autour de cet enjeu. Notons plutôt que la plupart de nos interviewés sont peu enthousiastes face à la perspective d'un rugby d'élite, position résumée dans ces phrases lâchées par Patrice (29 ans, formateur, Bordeaux) : « On vit une drôle de période. On ne sait pas quoi choisir. Mais je ne comprends pas les gens qui disent du mal des clubs et qui exigent les provinces. Le football européen c'est du club et le rugby peut l'être aussi. Ici l'approche du public est différente de celle de l'hémisphère sud... nous avons un public plus critique... et puis il y a plus de rapport à la ville. »

En tant que configuration multiniveau, le rugby des années 1990 a également connu un déplacement important dans la fréquence des rencontres internationales²¹. Le cycle est désormais structuré autour des coupes du monde tous les quatre ans et, du moins pour les équipes de France et d'Angleterre, des matchs réguliers face aux équipes de l'hémisphère sud (le but étant de « tirer vers le haut » l'hémisphère nord). La façon dont cette évolution est reçue par nos interviewés est intéressante à analyser, car elle nous fait apparaître de quelle manière l'évolution néolibérale d'un sport comme le rugby, en impliquant un nouveau rapport à l'espace, tend à se heurter à des formes de résistance latente, appuyées sur un certain attachement au territoire et à la localité. C'est ainsi, comme nous allons le voir, que les représentations qu'ont nos interviewés de la dimension internationale du rugby restent profondément marquées par la résonance persistante du Tournoi des cinq nations et par le statut d'extériorité accordé aux équipes de l'hémisphère sud.

Le premier attrait du Tournoi auprès de nos interviewés tient à son ancrage dans le temps. Pour Jeanne par exemple (50 ans, documentaliste, Bordeaux), ces matchs ont toujours été des moments de fêtes et d'échanges familiaux qui signalent une certaine période de l'année : « J'ai l'impression de toujours vivre ça [...]. Quand j'étais jeune c'était la grande messe à partir du mois de janvier [...]. Aujourd'hui avec mon père et mon fils nous continuons cette tradition en refaisant le match par téléphone. » Nick (40 ans, cadre, supporter de Coventry et du Pays de Galles) résume un sentiment souvent entendu également de

21. Jusqu'au milieu des années 1990, les équipes de Nouvelle-Zélande, d'Australie et d'Afrique du Sud rencontraient celles de l'Europe tous les trois ou quatre ans environ. Un pays de l'hémisphère sud faisait une tournée d'un ou deux mois dans l'hémisphère nord, ou l'inverse.

l'autre côté de la Manche : « Je veux garder le Tournoi parce qu'il possède une continuité sans pareille. » Il ajoute encore : « Le Tournoi est aussi à protéger parce qu'en rugby c'est la seule compétition où il y a vraiment deux camps de supporters dans les tribunes. »

Le nombre de supporters qui se déplacent à l'étranger pour les matchs à l'extérieur du Tournoi est il est vrai impressionnant et la sociabilité harmonieuse engendrée entre personnes de différentes nationalités constitue une de ses spécificités. De plus, étant donné qu'il n'y a que cinq équipes impliquées, des rapports bilatéraux distincts entre équipes et supporters marquent cette compétition. C'est notamment le cas pour les matchs entre l'équipe de France et celle d'Angleterre. Selon beaucoup de nos interviewés anglais, les matchs entre leur équipe et le XV de France comportent quelque chose de particulier (*special*). Cette représentation peut être attribuée en partie au fait que depuis 1980, ce sont normalement les deux meilleures équipes du Tournoi. Au-delà de l'enjeu d'un match qui est souvent décisif pour le résultat global de ce Tournoi, son « piquant » spécifique découle d'une altérité plus dense. Ricky par exemple (40 ans, fonctionnaire local, Coventry) évoque « la beauté du jeu français et la spontanéité de ses grands joueurs... Blanco, Lafond, Lagisquet, Romeu, Rives ». Il parle ensuite de la mise en scène des matchs à Paris, ville qui est pour lui, comme pour bien d'autres de nos interviewés anglais, un lieu mythique. De même, Guillaume (22 ans, étudiant à Bordeaux) apprécie cette rivalité franco-anglaise ritualisée : « Ce sont comme deux cousins de province qui se voient une fois par an... On joue, on applaudit, on pleure ou on sourit puis on se donne rendez-vous dans un an... » Pour sa part Luc (24 ans, journaliste, Montpellier) se déclare « très attaché au Tournoi des cinq nations... les matchs en hiver, la boue, la pluie, une tradition. » Eric (28 ans, cadre, Bordeaux) exprime un attachement similaire sous forme de crainte : « Ce qui me choquerait c'est s'ils déplacent le Tournoi dans l'année pour changer les conditions de jeu et favoriser certains styles, certaines équipes. De plus, il ne faut pas perdre les stades mythiques qui marquent cette compétition. »

Pour terminer sur les changements de la dimension internationale du rugby contemporaine, il faut intégrer dans l'analyse le rôle joué par un aspect particulier à ce sport : le rugby pratiqué par les pays de l'hémisphère sud. Invoqué constamment comme idéal à atteindre par les dirigeants, les entraîneurs, les joueurs et les médias, le rugby sudiste est souvent utilisé pour justifier l'évolution néolibérale dans le nord. Toutefois, comme en témoignent les préférences exprimées par nos interviewés pour le Tournoi ou pour le rugby de club, en Europe l'attrait de ce sport ne se réduit pas (encore) à la puissance, aux tactiques innovantes ou à la technicité.

En interrogeant le rapport entre la diffusion d'idées néolibérales et les références au territoire, cet article a cherché à aller au-delà d'une analyse qui opposerait de manière dichotomique les forces du marché à celles des

traditions. Comme l'illustre le cas du rugby contemporain, les caractéristiques de sa transformation n'ont pas simplement été déterminées par la cohérence d'un projet visant à réguler ce sport à travers l'introduction de critères marchands. Cette mutation a également été rendue possible par l'attitude ambivalente des supporters de rugby face aux changements introduits, ainsi que par l'émergence chez ces personnes d'une représentation de ceux-ci comme « inéluctables ». En cela, il nous semble que notre démarche globale de recherche pourrait utilement informer l'étude des modalités de la propagation du néolibéralisme dans d'autres domaines de la vie sociale.

Deux limites de ce travail, qui pourraient éventuellement structurer des études futures, méritent néanmoins d'être soulignées. La première concerne la catégorie d'élite dirigeante et la notion de projet néolibéral utilisées dans ce texte. Nous n'avons effectué une étude systématique ni des différents acteurs qui composent les élites du rugby, ni de l'évolution de leurs stratégies respectives face à la professionnalisation de leur sport. Une telle étude ferait ressortir, sans doute, les différences considérables qui demeurent entre la France et l'Angleterre. A titre d'exemple, il s'agirait d'étudier notamment l'évolution du rapport entre les fédérations nationales de rugby (*The Rugby football union* – RFU – et la Fédération française de rugby – FFR) et les formes de représentation des clubs (*The Premier League* et la Ligue nationale de rugby), évolution qui renvoie dans chaque cas national aux rapports qu'entretiennent ces protagonistes et les interlocuteurs participant au financement et à la médiatisation de ce sport (sponsors privés, chaînes de télévision, gouvernement local, etc.).

La deuxième limite de notre travail concerne sa capacité à comparer, en croisant l'influence de leurs caractéristiques sociales respectives, les représentations du changement chez les supporters interviewés. Contrairement aux idées générales sur la prégnance du néolibéralisme outre-Manche, les supporters anglais que nous avons interrogés ne se montrent pas nécessairement plus favorables que les Français à une régulation du rugby qui épouse les méthodes de gestion par le marché. Dans les deux pays, une représentation positive d'un tel scénario est plutôt véhiculée par ceux qui accordent relativement peu d'importance au fait de suivre le rugby, autrement dit par ceux pour qui le rugby informe peu leur rapport au territoire. En définitive, les clivages classiques des sciences du politique (droite/gauche, cadre/ouvrier, etc.) ne semblent pas être les éléments explicatifs les plus pertinents pour cette étude. Ils semblent l'être moins, en tout cas, que l'ancrage territorial et son ancienneté. Toutefois, il est possible qu'un échantillon de supporters plus grand, ainsi qu'un traitement plus systématique de cette question (notamment à travers la prise en compte de l'orientation professionnelle de nos interviewés vers le secteur public ou privé), déboucheraient sur des conclusions qui nuanceraient cette conclusion.

De manière plus globale, notre enquête permet cependant d'affirmer que le rapport au territoire des supporters, si important dans le rugby en Europe, mérite d'être intégré au premier plan de toute réflexion en matière de changement. Toutefois, à en juger par la nature fortement orientée d'une « consultation nationale » lancée par la Fédération française de rugby en janvier 2000, le sens de la relation entre le rugby, l'espace et le temps est encore très loin d'être reconnu comme un critère évaluatif légitime²². Comme le note Michael Danielson dans son analyse de l'évolution récente du monde sportif américain : « Le territoire est un partenaire terriblement limité des sports professionnels²³. » Ceux qui, au nom de la performance sportive et/ou de la libre concurrence, prônent une élite permanente de clubs et d'équipes nationales ignorent ou occultent précisément la valeur de ce rapport²⁴.

Ceux qui résistent à une telle perspective sont souvent taxés de nostalgiques et d'opposants à « la modernité ». Toutefois, au-delà des polémiques et des slogans synthétiques qui font partie de toute relation politique, se joue une rencontre de fond entre conceptions territoriales et a-territoriales du sport. Pour le rugby de haut niveau, ce match est déjà bien avancé et, en combinant un travail de sape avec des attaques bien organisées, « l'équipe néolibérale » semble contrôler le jeu. Comme en attestent les représentations ambivalentes des supporters de ce sport présentées plus haut, les appuis potentiels existent néanmoins pour une contre-attaque. Seul l'avenir nous dira si les acteurs se saisiront de ces « ballons » en les traduisant en ressources politiques performantes.

22. Cette consultation a pris la forme de cinq « colloques » tenus dans différentes villes et culminant par un « colloque national » au Sénat le 22 février. L'objectif affiché de cet exercice étant de rédiger un document « Rugby 2003 », les participants aux réunions (joueurs, entraîneurs, anciens joueurs, etc.) ont été invités à faire savoir leur opinion autour de sept thèmes (la formule du championnat, son rapport aux autres compétitions, l'intérêt du public, les horaires des matches, la distinction entre équipes amateurs et professionnelles, la protection des joueurs, le sauvegarde des traditions). Toutefois, cette réflexion collective a été fermement encadrée par la FFR à travers la publication des résultats d'un sondage effectué pour son compte par la société Repères. Comme souvent, les sondeurs n'ont pas hésité à favoriser dans chacune de leurs questions la réponse souhaitée par leur commanditaire. Pour un compte rendu descriptif du sondage et du premier colloque, cf. « L'inévitable révolution », *Sud-Ouest*, 12 et 13 janvier 2000. Sur le colloque au Sénat, cf. *Le Monde* du 22 février 2000.

23. Danielson (M.), *Home Team. Professional Sports and the American Metropolis*, New Jersey, Princeton University Press, 1997.

24. D'où la conclusion pessimiste de P. Yonnet lorsqu'il observe « l'assimilation de tous les hommes, dans le sport-spectacle », tendance qui selon lui « s'érige fondamentalement contre les cultures, contre les civilisations, par le score – pour faire bref –, et réduit les différences des spectateurs qui s'y pressent et le regardent [...] par un mécanisme d'identification au plus simple possible ». Cf. Yonnet (P.), *Système des sports*, Paris, Gallimard, 1998, p. 75.